

## Le Départ de Paris, des futurs Colons

Ce fut par une belle journée de septembre 184[8] au pont d'Austerlitz que les émigrants s'embarquèrent sur des grands bateaux plats appropriés à cet effet.

Le dessus en était planchéié afin de former un plancher, puis les côtés des bateaux furent garnis par de hautes planches bien jointes, et recouvertes de même, la toiture formant une ~~légère~~ petite pente ayant forme de baraquement.

Le fond du bateau servait de cuisine, et de commodité, ainsi que de magasin quelconque.

De distance en distance des portes s'ouvraient sur le plabord, ou bordure large circulaire du tour du bateau.

Chaque chef de famille ayant droit à 100 Kilo<sup>1</sup> de bagages de toutes sortes, au fur et à mesure de l'arrivée ils étaient placés sur le plancher<sup>2</sup> à la tête de l'emplacement réservé à chacun.

Tous ou presque tous ayant emporté de la literie, chaque soir on déployait des matelas sur le plancher pour se coucher dessus tout habillé.

Comme il n'existait aucune séparation ou cloisons cela formait un immense lit de camp où vivaient donc ainsi ma famille en faisant abnégation de penderie, et comme tous étaient logés à la même enseigne, on arriva à s'y habituer à la longue, quoi qu'il n'y eût pas toutes les commodités nécessaires, il s'en faut.

Toute la durée du voyage fut ainsi, même encore après, et il y eut pire.

La cuisine faite dans le sous-sol à fond de cale fonctionna assez bien, il fut servi deux repas par jour. Ce cuisinage était fait par des cuisiniers spéciaux qui délivraient le fricot dans de grandes gamelles toutes plates semblables à celles de la troupe et contenant autant de rations qu'en comportaient chaque famille. Les célibataires mangeaient ensemble. Tous les résidus étaient jetés à l'eau. Cette nourriture assez variée fut relativement passable.

D'ailleurs, les émigrants qui possédaient un peu d'argent pouvaient y suppléer suivant leurs goûts et leurs moyens en cours de route.

Tous les partants ayant répondu à l'appel de leurs noms, le signal du départ fut donné. Il y avait là une formidable assistance de curieux et ~~plus encore~~ aussi de parents et d'amis.

Après les adieux touchants, ce fut la conduite. Les mouchoirs s'agittaient et des bateaux, et de la rive, ainsi que les adieux des mains.

Certes beaucoup de ces braves gens avaient une sérieuse intuition qu'ils ne se reverraient jamais, et le nombre de ceux-là fut grand.

La conduite n'était pas difficile, on pu suivre les bateaux assez facilement, lesquels étaient tirés des Berges par des chevaux. Cela était même lent. C'est ainsi qu'on sortit de Paris toujours accompagnés par les amis et parents.

Seule la nuit mit fin à la conduite, et après les derniers adieux à distance, les futurs colons furent laissés seuls.

Parmi les femmes, des ceux côtés, beaucoup pleuraient, chacun ressentait un grand vide, un abandon dans cette nuit de la première nuit hors de la Capitale, que beaucoup de devaient plus jamais revoir.

---

<sup>1</sup> En fait, 50 kgs par adulte et par enfant de plus de deux ans..

<sup>2</sup> Il y avait aussi un chaland réservé aux gros bagages, d'où de longs processus d'identification en arrivant à la Loire, au chemin de fer, à la rade de Mers-El-Kébir, et au site du village.

Et c'est ainsi que ce long voyage s'effectua. D'abord ce premier soir on parla peu, chacun et chacune étant absorber dans ses pensées plutôt sombres, on dormi peu, et mal.

Le lendemain se ressenti encore de l'abandon. On apercevait dans le lointain, parfois, les tours de nôtre-dâme, ou le faite d'un autre monument. Car beaucoup d'hommes suivanet a terre le trajet, et des hauteurs on pu parfois apercevoir des silhouettes de la grande ville.

Pourtant peu a peu la gaité qui est au fond de tout caractère français reprit le dessus, et ce fut pendant tout le voyage une succession de refrains populaires, et de chansons patriotiquesd'alors, qui retentirent dans le campagnes paisibles des bords de l'eau.

Les paysans dans leurs Champs s'arrêtaient étonnés et regardaient sans comprendre rien a ce passage de gens si joyeux.

Les hommes et femmes qui suivaient a pied remontaient aux heures de repos dans les bateaux, car il y avaient souvant des haltes forcées de jour et de nuit pour causes divers.

Les bateaux suivant presque toujours les bordes des berges, on arrêts on mettaient de suite des planches épaisses du bateau a la berge. Il s'y établis de suite un va-et-vient qui permettaient a tous de descendre ou de remonter commodément et même utilement sous plusieurs rapports... hygiéniques.

En général on était bien vu et bien reçu de tous les habitants sur notre passage.

Beaucoup nous plaignaient, nous conseillaient de ne pas continuer notre chemin, de nous sauver car le bruit courait parmi les populations que nous étions des déportés par force et que nous serions tous femmes hommes et enfants coulée en pleine mer.

Il nous fut difficile de les désabusers de cette idée, et de leur faire entendre que nous partions de plein grés, de bonne volonté.

Encor ils ne pouvaient comprendre qu'on partit ainsi pour un pays si éloigné, sauvage, ou nous trouverions certainement la mort soit par la misère, la maladie ou par les arabes.

Et ce fut ainsi que toujours sur l'eau par rivières et canaux que nous arrivâmes à Lyon.<sup>3</sup>

Tout y était préparé pour nous recevoir. Nous quittâmes alors les bateaux plats pour les bateaux à vapeurs, et nous voyagâmes après sur le Rhône, nous dirigeant sur marseille.<sup>4</sup>

Nous arrivâmes en peu de jours dans cette ville, et ce fut poir y être réembarquer sur une frégate de guerre à vapeur et à voile et déjà très encombrer de marins, de canons, de cordages et autres.

Toujours je me rappelerais ce voyage, ou plutôt cette traversée.

---

<sup>3</sup> Il y a un raccourci de mémoire, puisqu'ils ont été transférés en bateaux à vapeur à Chalon. S'ils ont bénéficié de billets de logement à Lyon, l'attitude y fut dans l'ensemble hostile : les Lyonnais, qui ressentaient la crise autant que Paris, se plaignaient de ne pas avoir eu l'occasion de se porter volontaires pour l'Algérie.

<sup>4</sup> Nouveau raccourci, assez surprenant pour un garçon de cet âge et si observateur : ils débarquèrent à Arles et prirent le tout nouveau train pour Marseille.